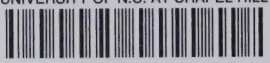
Mazarin
2722

Le Partisan Tente Dv Desespoir ...

RARE BOOK
COLLECTION

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL

Mazarin
2722

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL

00023007808

LE PARTISAN TENTE' DV DESESPOIR PAR LE DEMON DE LA MALTAVTE,

QVI LVY REPROCHE LES CRIMES de sa vie, & cause son repentir.

DIALOGVE.

A PARIS,
Chez ARNOVLD COTINET, ruë des Carmes,
au petit IESVS.
M. DC. XLIX.

LE

PARTISAN

TENU PAR DESESPOIR

PAR LE DEMON

DE LA MALTALVTE.

QUI LVY REPROCHE LES CRIMES

de la vie & exemple mauvais.

DIALOGVE.

A PARIS.

Chez Anthoine Gournelin, ruë Sainct

au mois de

M. DC. XXIX.

LE PARTISAN TENTE du deſeſpoir par le Demon de la Maltaute, qui luy reproche les crimes de ſa vie, & ſon repentir.

Vn Partiſan plein de melancholie noire, pour voir de iour en iour accroiſtre la puiſſance du legitime parti du Roy par la bonne conduite des Princes & du Parlement, qui le menace du chaſtiment de ſes crimes, reſuant en vn lieu ſecret à S. Germain, ayant ouuert la bouche à la plainte, il entend vne voix qui luy reſpond: laquelle interrogée de luy, s'aduouë eſtre le Demon de la Maltaute. Sur quoy s'eſtant ouuert entr'eux vn pourparler aſſez notable, quelqu'vn l'ayant entendu par rencontre, en fait icy le recit, qui ſera creu du Lecteur, ſi bon luy ſemble.

Le Partiſan.

C'EST à ce coup & tout de bon que nous ſommes menacez de la ruine de nos biens & de nos vies, & que les cris de ce peuple a touché le Ciel, puis qu'il ſemble les proteger. C'eſt à ce coup qu'il faut perir, puis que ce Parlement s'obſtine à la recherche de nos crimes pour en faire le chaſtiment. Helas! qu'il eſt bien vray que les felicitez de ce monde ſont mal aſſeurées & fort peu durables! C'eſt bien vn meſme Soleil qui fait nos iours, mais ce n'eſt pas vn meſme ſort qui les conduit; quelle difference i'y treuue! La Fortune m'a fait monter par vn eſcalier à repos au ſommet de ſa rouë, mais ne me voyant maintenant en cette éleuation que ſur vn point, il me ſemble que le moindre mouuement me doit precipiter en bas, pour deffaire en vn moment ſon ouurage de pluſieurs années: ha que ces penſées me donnent d'inquietude, & qu'il eſt douteux & mal aſſeuré de s'appuyer ſur ceux qui ſont menacez d'vne meſme cheute!

Le Demon.

Il eſt vray, cher Amy, tout eſt perdu pour nous, & l'eſpoir meſme qui eſt la derniere piece qui reſte aux miſerables, nous eſt oſté, puis que ces

puissans arbitres de nos biens & de nos vies, ces iustes protecteurs des innocens sont eux mesmes protegez du ciel & de la terre.

Le Partisan.

Mais d'où vient cette voix plaintiue, qui seconde & compatit si bien à mes peines, me parlant auec tant de douceur? Ie ne voy, ce me semble, personne icy de visible, Qui estes-vous?

Le Demon.

Ie suis le Genie de la Maltaute, autrefois aussi puissant qu'aimé : ie suis ton meilleur ami, ton guide & l'architecte de ta fortune, ie voudrois bien estre aussi ta consolation : mais par malheur ie ne le puis, la Iustice du Ciel ayant prononcé nostre Arrest pour le faire executer sur la terre.

Le Partisan.

Mais tout de bon es-tu cet esprit, qui nous as animez & conduits iusques icy?

Le Demon.

Ouy, ie le suis, & voudrois bien le pouuoir estre tousiours, s'il estoit possible.

Le Partisan.

Ha! cher autheur & confidant de nos monopoles, que tu viens à propos pour me conseiller en cette confusion & mauuais rencontre d'affaires. Tes inuentions iusques icy ont esté le salut & la prosperité de nos biens, il faut qu'elles le soient maintenant de nos vies.

Le Demon.

Helas! quel conseil pouuez-vous attendre de moy dans ce trouble, estant ébranlé d'vne si rude secousse, que ie ne subsiste plus que dans la haine publique. Il est vray que ie n'eusse iamais creu voir vn tel changement, & que mon establissement & vos fortunes si solides en apparence, fussent suiets à la vicissitude du temps. I'auois pris, ce me semble, d'assez profondes racines, & les fondemens de nostre regne monopoliste, paroissoient bien establis, les plus puissans Ministres de l'Estat ayant tousiours trauaillé à le maintenir, plus pour leur interest que pour le nostre, depuis le regne du feu Roy iusques à present. Voyez, ie vous prie, quel malheur!

Le Partisan.

A la verité cela est fascheux de nous voir attaquez à l'impourueu, & mesme d'vn ennemi que nous auons veu opprimé à nostre consideration, & presque sur le point de succomber sans le secours de ce monstre à tant de testes : pour moy, ie vous aduouë que mon esprit s'égare en cette conionćture.

Le Demon.

Mais ce n'est pas le tout : car auec le dommage, ie voy encore la honte qui nous opprime, chacun estant maintenant instruit de nostre infame

RBC/NCU

fame & ruineux commerce, qui fait horreur à la nature, ayant renuerſé tout droit diuin & humain pour vous éleuer.

Le Partiſan.

Ha ! que cette éleuation nous met en peril, ie fremis à la veuë du precipice qui la regarde.

Le Demon.

Voila que c'eſt de n'auoir point de bornes, & d'auoir voulu prendre vn ſi grand vol.

Le Partiſan.

De grace, cher amy, oſtez ce mot, il fait trembler ma conſcience ; il me ſemble deſia d'ouyr prononcer mon Arreſt de mort.

Le Demon.

Il eſt vray que vous auez ſuiet de vous eſtonner de tant de mauuais preſages que ceux que vous entendez tous les iours de ce qui ſe fait au vray à Paris contre vous.

Le Partiſan.

Si faut-il pourtant ſe conſoler vn peu, & meſme eſperer mieux, voyant que les plus puiſſans du Conſeil s'intereſſent à noſtre perte, & ſe reſoluent de perdre pluſtoſt l'Eſtat, que de ceder, & ſur tout le Cardinal Mazarin.

Le Demon.

Vrayment vous auez raiſon, vous voila bien appuyez. A quoy ſongez-vous ? Il ſemble que vous ignoriez que ſon procez s'en va fait & parfait, & le voſtre par meſme moyen, parce que le vol de tant de millions en eſtant vn des principaux chefs, il faudra danſer auec luy. Ie croy qu'il n'aura point d'auantage par deſſus vous, ſinon que de mener le branle.

Le Partiſan.

Il eſt vray, mais on ne nous tient pas tous.

Le Demon.

Non pas pour cette heure. Il y en a pourtant quelques vns en cage, que l'on fera parler aux deſpens des autres, & puis vos biens ſont confiſquez: & ſi le party du Conſeil qui vous ſouſtient, va touſiours de pis en pis, & l'autre de mieux en mieux, comme on a veu iuſques icy : il n'y a plus de ſeureté pour vous, voſtre chef eſtant eſtranger & hay de toute la terre, ſi bien qu'eſtans reduits à l'extremité, les autres vous abandonneront en s'accommodant pour faire les affaires du Roy, de l'Eſtat, & les leurs.

Le Partiſan.

Où ſera donc l'azyle des Partiſans, s'il eſt ainſi ? Ha que vos diſcours me font regretter le paſſé, eſtonner du preſent, & redouter l'auenir.

Le Demon.

Ie le croy, & vous plains grandement, voyant que vos felicitez paſſées, dans le ſouuenir de leur cauſe, ne ſeruent qu'à former en voſtre cœur ce bourreau interieur, qu'on appelle Syndereze, dont ie ne doute pas que voſtre conſcience ne ſoit inceſſamment tourmentée.

Le Partiſan.

Mais quel remede à cela? N'en ſçauez-vous point d'autre que celuy de deſeſperer nos affaires, pour redoubler nos craintes, & nous faire reſentir nos maux auant le temps?

Le Demon.

A quoy bon vous flatter, vous ayant touſiours aimez, comme vous auez peu voir par vn progrez ſi proſpere que celuy de vos fortunes, ay-ie pas raiſon d'en craindre pour vous la funeſte fin?

Le Partiſan.

Et moy, bien que ie vous aye touſiours ſuiui auec ardeur pour l'vtilité de vos moyens, ie ſuis tout preſt en ce rencontre de maudire le iour que i'eus la premiere penſée de ſuiure vos appas, & me donner à vous.

Le Demon.

Pourquoy? puiſque vous auez eu ce que vous deſiriez par mon moyen, & que ie vous ay éleué ſi haut.

Le Partiſan.

Si vous m'auez éleué, ie vous ay fait valoir, & rendu neceſſaire, prenant vos intereſts comme les miens, ſans craindre la diſgrace du Conſeil, ny la haine du peuple.

Le Demon.

Et moy, cependant que vous trauailliez en ſeureté, & à voſtre aiſe dans le cabinet ou dans le Conſeil, pour faire receuoir vos aduis, i'ay couru la campagne pour vos intereſts, où i'ay ſouuent veu faire des ſacrifices de mes enfans immolez par le peuple en ſa fureur, parce qu'ils venoient executer vos ordres: & voila comme les innocens patiſſent pour les coupables.

Le Partiſan.

Il ſemble que vous en veniez aux reproches.

Le Demon.

Et vous aux meſpris & au repentir?

Le Partiſan.

Il eſt vray, mais c'eſt trop tard, Laiſſe-moy donc, puiſque tu nous es inutile, auſſi bien tu me donne à mal penſer de ton procedé, & que tu ne ſois de l'ordre de ces faux Luiſans qui conduiſent aux precipices. Ie voy bien deſia que les proſperitez acquiſes par ton moyen, paſſeront comme vne illuſion, & ſeront peut-eſtre la cauſe de noſtre perte.

Le Demon.

Tu t'en dois aſſeurer, mais elles n'en ſeront pas la ſeule cauſe, c'eſt ton ambition qui t'a perdu, auſſi bien que ton auarice enragée: & ſi ce ne

font encor que les moindres de tes vices, d'auoir eſté voleur, ambitieux, & auare, & de t'eſtre gorgé de la ſubſtance, du labeur, & du ſang du peuple.

Le Partiſan.

C'eſt toy, miniſtre de Satan, qui m'as fourny des aiſles, qui as eſchauffé mon eſprit à prendre vn ſi grand vol, & m'as fait produire tant d'inuentions ruineuſes à cet Eſtat: Enfin c'eſt en ton eſcole que i'ay perdu l'innocence & la probité.

Le Demon.

Tu ne fis iamais cette perte: mais ce n'eſt pas aſſez declarer tes crimes, que de les auoüer en gros, il faut que ie t'en remette en memoire le détail: cela ſeruira à ta Confeſſion generale, ſi tu eſtois en eſtat de te reſoudre d'en faire vne en ta vie; eſcoute donc. N'eſt ce pas toy, qui comme vn autre Herode, mais pire encor, as enuoyé tes ſatelites armez de fuſils batre par tout la campagne, pour opprimer les innocens, qui ſous le pretexte de l'execution des Edits du Roy, où cette violence n'eſtoit nullement compriſe, as comme vn torrent tout deſolé & deſerté, faiſant pis que toutes les hoſtilitez de la guerre n'ont iamais fait: puis que non content de la ſaiſie des meubles, du beſtial & des fruits de ces pauures gens, tu as fait vendre leurs fonds, oſtant la vie aux enfans de la mamelle, & le pain aux autres; en faiſant mourir leurs meres de frayeur, & leurs peres dans les priſons, non tant pour leurs debtes, que pour ſeruir de caution à des inſoluables, & ruinez deſia par tes concuſſions. Eſt-ce pas encore toy, qui as fait brouter l'herbe aux creatures raiſonnables? Ouy c'eſt toy, & qui ſans cette reuolution d'affaires, ayant trouué de nouueaux moyens de cruauté pour fauoriſer tes pilleries, allois combler les Hoſpitaux, auſſi bien que les priſons, en continuant ton commerce inhumain.

Le Partiſan.

Il eſt vray, voila tout ce que tu m'as ſuggeré, & ma coulpe de m'eſtre attaché pluſtoſt par habitude que par inclination à ton negoce honteux.

Le Demon.

Comment, magazin de tous vices, penſes-tu t'excuſer en m'accuſant? Suis-ie cauſe de toutes tes profuſions, ſi ce n'eſt à raiſon de ton abondance? Eſt-ce moy qui t'ay ſollicité d'auoir des caroſſes, apres les auoir ſuiui autresfois, d'auoir tant de valets, des Palais à la ville, des Maiſons de plaiſance aux champs, baſtis & accompagnez ſi ſuperbement, que la deſpenſe en faiſoit horreur, & où les meubles ſomptueux & plus magnifiques que le luxe curieux peut rechercher, faiſoit ſouſpirer chacun de leur excez, ſe reſſouuenant de la miſere publique, & de voir vne ambition ſi deſordonnée.

Le Partiſan.

Pourquoy ce reproche, Monſtre infernal? M'eſtoit-il defendu de paroiſtre ſelon ma condition, & de contenter vne paſſion ſi noble?

Le Demon.

De ta condition, malheureux, ha pauure aueuglé de prosperité ! Ne te souuient-t'il plus de ton origine ; & que tu fis ta sortie, ou bien ton pere, d'vne maison couuerte de chaume, où la toille d'araignée seruoit de tapisserie ? & qu'estant venu icy armé seulement de plume & d'argot, tu as si bien volé de l'vne & serré de l'autre, que tu t'es éleué si haut? mais ne t'afflige point de ta cheute, encore que tres-asseurée, tu ne sentiras point le mal qu'elle te fera, car tu tomberas sur rien.

Le Partisan.

Que tu as mauuaise grace de me reprocher les effets dont tu es la cause.

Le Demon.

Il n'y a point d'autre cause en cela que ton mauuais naturel, non plus qu'en cecy. Diras-tu que c'est moy qui t'ay sollicité de donner des commissions dangereuses à des maris pour t'en deffaire, & pour entretenir à ton aise leurs coquettes de femmes, auec caroſſes, meubles & equipages de Dames de condition : cependant que tes pauures parens abandonnez à la disette, passoient à ta porte pour inconnus, parce que tu auois plus de crainte de prendre part à la honte de leur necessité, que tu n'aimois de leur faire part de tes biens.

Le Partisan.

Ie leur donnois pourtant du pain quelquefois.

Le Demon.

Ouy, mais ce n'estoit pas à ta table, où la profusion se treuuoit auec tant d'excez, que tes moindres repas auroient passé pour des festins, sans conter les honteuses recreations de tes Palais enchantez, où tes confidens se gorgeoient auec toy de voluptez criminelles, où tu tenois vn honteux berlan de toutes sortes de ieux de hazard, où tes moindres pertes auroient suffi, pour tirer beaucoup de familles de la neceſſité, si elles euſſent esté employées à leur profit.

Le Partisan.

Que voulois-tu que ie fisse de tant de biẽs, sinon pour en passer le temps, & en faire des amis ? Ce n'est pas que ie n'en aye employé vne partie assez vtilement, puisque i'en ay eu de belles charges à mes enfans.

Le Demon.

Cela est vray, mais tu n'as pas donné tes enfans à ces charges, car la pluspart estoient incapables de les remplir, pour auoir esté aussi mal nourris & éleuez que leurs peres.

Le Partisan.

Ils ont eu pourtant des filles de bonne maison, qui auec leurs charges les maintiendront en credit.

Le Demon.

Ils seront donc plus heureux que toy, encore qu'il soit certain que le bien que tu leur as laissé estant mal acquis, ne doiue pas durer iusques à la troisiesme generation.

Le

Le Partisan.

Que m'importe, ie n'en verray rien, mais i'ay des filles bien mariées, dont l'aliance sera peut-estre mon salut & mon appuy.

Le Demon.

C'est dequoy ie doute fort, mais non pas qu'elles ne soient auec leur infame dot le malheur de tes gendres, pour auoir par motif d'auarice mis cette corruption en leur maison : Et pour ton appuy, tu es bien loin de ton compte, car il n'y a pas vn d'eux, qui ne te vouluſt pendre luy-mesme, à la charge d'auoir ta confiscation.

Le Partisan.

Ha malin esprit, que te sert de me remettre tousiours en la pensée cette image funeste de mon chastiment ? Tay-toy.

Le Demon.

Ie n'en feray rien, ingrat, car i'ay encore d'autres choses à dire contre toy, & veux estre vne Furie implacable, qui te suiura par tout iusques à ce que ie t'aye mis es mains de tes iuges, & des leurs en celles du bourreau, si toutesfois tu ne preuiens cette mort par vne autre plus courte & precipitée.

Le Partisan.

Mais tu periras aussi ?

Le Demon.

Ie le croy, mais ie ne m'en soucie gueres, car ie reuiendray peut-estre en vn autre temps, quand les pechez des hommes m'attireront des Enfers d'où ie suis venu sur la terre. Ie pretens bien en m'y retirant de t'y conduire : mais pour toy tu n'en bougeras.

Le Partisan.

Ho ho, tu te declares à ce coup, mais vne crainte mortelle se saisit de mon cœur. Est-il possible que i'aye esté si long-temps obsedé d'vn tel Demon, & que i'aye aimé ce que ie crains tant à cette heure. Helas! vn repentir salutaire, mais il m'est autant possible de l'auoir, comme de restituer à chacun ce que i'ay pris.

Le Demon.

Tu dis vray ie n'y voy point d'apparence, pour estre trop endurcy en ton peché, marque certaine de l'abandon que Dieu a fait de toy à sa iustice prochaine.

Le Partisan.

Bien que tu respondes à ma pensée, tu ne sçais pas celle de Dieu, qui me fera s'il luy plaist misericorde.

Le Demon.

O que tu es bien esloigné d'y pretendre! Tu en as trop fait & n'en dois pas esperer si bonne composition, que celuy qui se fit enterrer sous ceste pierre, qui sert au passage du ruisseau deuant l'horologe Saint Eustache,

que l'on appelle de son nom *le Pont-Alais*; Ce fut vne marque de son repentir pour auoir mis l'impost d'vn denier sur quelque denrée à Paris. Regarde où tu es en comparaison.

Le Partisan.

Il est vray que mes pechez sont en grand nombre, mais ils ne sont pas infinis comme la misericorde de Dieu, c'est pourquoy il y a lieu d'y esperer.

Le Demon.

Point du tout, car auec ta coulpe, tu porteras encore celle que tu as causée par ta suggestion & mauuais exemple: car toutes les personnes pecunieuses tentées du gain de ton monopole, se sont disposées de se mettre dans les partis, & les autres dans cet employ de leur argent, que l'on appelle discretement, les prests, mais qui est toutesfois vne vsure trop descouuerte.

Le Partisan.

Vraiment il faloit bien que l'on nous aidast, n'estans pas assez forts pour fournir tous seuls à de si grosses auances, à quoy nous nous obligiõs par nos traittez, bien que nous fussions encor assistez d'ailleurs des plus grosses testes du Conseil, sous le nom de personnes empruntées.

Le Demon.

Ainsi la fin couronne l'œuure: car beaucoup de vous autres, pour n'auoir pas bien pris leurs mesures, se sont trouuez courts & obligez de faire banqueroute, & ont mis à part ce qu'ils ont peu: de sorte qu'il n'y a rien esté du leur; & le dommage est tombé sur les pauures prestans, dont les deniers ont serui à la derniere main des Traittãs, qui en peuuent viure à leur aise, l'ayant asseuré sous le nom de leurs confidens. Enfin tous ceux qui ont mis leur argent entre vos mains, sous cette qualité de prest, se treuuent maintenant arrestez dans cette mauuaise conionctured'affaires, & courent fortune de demeurer confondus dans la restitution, que la Cour de Parlement vous oblige de faire, de l'argent du Roy volé, auec la confidence de vostre Ministre, cependant que ces pauures gens demeurans desargentez, comme de vieux calices de village, pour comble de malheur, ne sont plaints de personne en leur affliction, si ce n'est de leurs heritiers, tout le monde sçachant que leurs deniers estoient employez à vn si mauuais vsage que ces prests vsuraires: & voila comme il fait bon suiure vostre cabale ruineuse à l'honneur, aux biens, & à l'ame.

Le Partisan.

Mais à quoy te sert de nous poursuiure de la sorte?

Le Demon.

C'est pour me payer, s'il se peut, par mes mains, des interests du plaisir que ie vous ay fait, me ioüer de vous à mon tour, vous perdre tous en quittant la partie, & puis me retirer, c'est mon ordre.

Le Partisan.

Si ce sont là tes pretentions, tu n'y es pas encore.

Le Demon.

Mais vous y serez bien tost, ie veux dire au gibet, où ie vous attens.

Le Partisan.

Il y aura de la moderation, & l'on se contentera de nos biens, sans poursuiure la perte de nos vies : cela estant inutile au bien de l'Estat, nostre commerce aboly.

Le Demon.

Vraiment vous auez raison, laissez-les encore viure, ces sangsuës publiques, pour affliger de leur presence ceux dont ils ont causé la perte : cela auroit esté bon au temps que l'on faisoit la recherche de ces Financiers, dont les crimes n'estoient que des pechez veniels à l'esgard des vostres, & qui n'auoient en teste qu'vne chambre de Iustice, qui se contentoit de presser seulement vn peu l'esponge : & non pas vn Parlement iustement animé, pour auoir esté à la veille de sa perte par vostre moyen. Non, non, vous deuez l'exemple de vostre chastiment par corps, de mesme que vos biens la restitution des voleries estranges que vous auez commises. C'est folie à vous d'en esperer autre chose, ou bien Dieu sera sourd à la voix du sang espandu, des morts & des mourans par la misere publique que vous auez causée, & de la vefue & de l'orphelin, qui tous crient incessamment vangeance deuant son throsne, pour impetrer de sa iustice, qu'il n'vse point de misericorde pour vous & vos semblables.

Il faut danser, mes bons amis,
Pour les crimes par vous commis,
La Cour vous prepare la note,
Dés long temps le Ciel ordonna,
Que vous danseriez la gauote
Au son d'vn Salue Regina.

Le Partisan.

Va, laisse-moy, fleau des ames affligées, c'est assez de ma memoire & de ma conscience pour me tourmenter.

Le Demon.

C'est toy, tison preparé pour l'Enfer, qui peux estre appellé à bon titre fleau, puisque Dieu s'est seruy de toy pour chastier son peuple. Mais apprens que c'est sa coustume de luy pardonner, apres qu'il s'est reconneu & humilié deuant luy, & de mettre ses verges au feu. C'est là ta recompense comme à vn reprouué.

Le Partisan.

Va, tu n'es pas mon iuge, ny ne sçais les iugemens de celuy dont tu veux que la iustice soit si rigoureuse.

Le Demon.

Non, ie suis ton tesmoin, auec ta conscience, & celuy qui produira de-

uant Dieu le Regiſtre du compte de tes crimes horribles, pris ſur les memoires eſcrits de ta main dans les receptes & deſpenſes de tes Bureaux, & qui ſeray bien-toſt ton Bourreau, pour te faire voir en effet le pouuoir que i'ay ſur toy.

L'AVTHEVR.

A ces mots le Partiſan ſaiſi d'effroy, d'entendre que cette voix ſe rendoit touſiours plus affreuſe & eſtonnante, & peut-eſtre auſſi de quelque ſigne d'application de la main du Demon ſur ſon collet, touché en ce moment d'vn rayon de la diuine Bonté, eut recours à elle, & ſe iettant à genoux, la face contre terre, prononça ces mots teſmoins de ſon repentir, qui eurent l'efficace de chaſſer le Demon, & faire ſortir ſon ame hors de ce trouble.

ORAISON DV PARTISAN.

MON Dieu tout puiſſant & tout bon, de qui la mort m'a donné la vie, ne permettez pas, ie vous prie, que ie la perde par les mains de voſtre ennemy: & bien que mon peché m'ait preſque rendu ſemblable à luy, & mis ſous ſa tyrannie; ne laiſſez pas mon ame à l'abandon du deſeſpoir, dont il me tente, encore que ie l'aye trop merité; chaſtiez-moy de voſtre main paternelle, & non de la ſienne: ie vous en coniure par le merite du ſang dont vous m'auez vne fois racheté, par lequel i'eſpere que vous détournerez de moy la vengeance d'vn Dieu courroucé, dont toute eſperance de ſalut eſt oſtée. Temperez donc voſtre iuſtice de voſtre miſericorde, à laquelle ie demande ma grace pour la coulpe. Et dautant que ie ſuis obligé de ſatisfaire à cette iuſtice pour la peine, i'accepte de bon cœur, & auec ſoumiſſion, tout ce qu'il luy plaira ordonner, ſoit perte de biens, & ſupplice de peine & de mort temporelle, puiſque de plus grands & de moins criminels que moy l'en ont ſatisfaite: mais ſauuez mon ame de la mort ſpirituelle, & acceptez le repentir que i'offre à voſtre bonté comme ſon ouurage. Ainſi ſoit-il.